

LE PRIX

de l'abonnement à l'édition quotidienne, fait directement avec les porteurs, est de 20 SOUS par semaine.

Chronique DE LA Ville

Calendrier de l'Abeille

Semaine du 11 au 19 Aout. Mardi, 11.—St-Suzanne. Mercredi, 12.—St-Claire. Jeudi, 13.—St-Hippolyte. Vendredi, 14.—St-Eusebe. Samedi, 15.—L'Assomption. Dimanche, 16.—St-Hyacinthe. Réunion très importante des membres de la Société du Quatorze Juillet, au siège social, à 4 heures. Lundi, 17.—St-Mamès.

Le lever du soleil à 5 h. 26 m.; coucher 6 h. 42 m. Lune dernier quartier le 13 à 6 h. 56 m. du soir.

N. B.—Les lecteurs et lectrices de l'Abeille sont instamment priés lorsqu'ils auront le désir de voir annoncé dans le Calendrier de l'Abeille un événement intéressant le public de nous en adresser communication.

Quartier en émoi

Vers neuf heures du soir, Steven Nosacco, marchand, 812, rue Bourbon, entendant le bruit que faisait un voleur, qui défonçait une fenêtre derrière son magasin, révéilla son frère. Celui-ci, sans hésiter, fit feu à trois reprises sur l'inconnu, alors qu'il escaladait la barrière. Les voisins apparaissaient bien vite à leurs fenêtres. Le filou réussit à s'esquiver malgré tout ce bruit.

Vendeur de billets de loterie

Un nègre nommé Jos. Watkins, a été arrêté coin des rues Dumaine et Bourgogne, hier matin à 8 heures. Il avait ses poches pleines de billets de loterie. Il a été emprisonné, et plainte a été déposée contre lui.

Mordu par un chien

M. E. Kiplinger, habitant 731, rue Short, a été mordu à la jambe gauche. L'animal appartenait à M. F. R. Heidrick, 916, rue Short. Le chien a été attaché, et sera tenu en observation pendant le temps voulu. Procès verbal a été dressé contre son propriétaire.

Nègres audacieux

Harry L. Breen, 5620, rue Hurst, allait avec une dame à West End, hier vers midi, dans son auto. Arrivé près de la rue Eagle, un pneu se brisa. M. Breen laissa la dame en charge de l'auto et se dirigea vers le "Halfway House", non loin du lieu de l'accident afin d'avoir de l'aide pour réparer la voiture. Dix minutes plus tard il se remettait en route. Il arriva juste au moment où deux nègres se préparaient à assaillir sa compagne de voyage. Les nègres se voyant découverts, se sauvèrent à toute course. M. Breen fit feu à deux reprises, sur les audacieux inconnus, qui disparurent dans un champ du voisinage.

Vol de harnais

Un cambrioleur inconnu s'est introduit hier matin dans l'écurie de M. Charles Palermo, 2117, rue Mispomène, et a fait main basse sur des harnais, d'une valeur de 40 dollars. Il ne se présente aucun indice pour faire découvrir l'auteur du vol.

Carl W. Loods est arrêté

Hier après-midi à 6 heures, Carl W. Loods, 2318, rue Octavia, a été arrêté et écroué, accusé d'avoir obtenu des marchandises sous de faux prétextes, à l'établissement de M. Harry Breen, président de la "Case Sales Company", vendeurs d'automobiles, 440, rue Baronne. Il comparaitra devant la première cour criminelle.

Suicide

A 11 heures-30, hier matin, M. Eugene Chassaniol s'est brûlé la cervelle. M. Chassaniol est un des courtiers éminents de la Nouvelle-Orléans, pendant sept ans il a été président de la Stock Exchange, 21 ans vice-président. Il s'est suicidé dans le cabinet de toilette du Stock Exchange, la balle s'est logée dans la tempe droite. Un grand émoi regnait aux abords de la Bourse, des milliers de personnes cherchaient à avoir des informations, la police a du intervenir pour dissiper la foule qui grossissait de plus en plus. On attribue à la mauvaise santé, la cause de ce suicide.

Depuis trois ans, M. Chassaniol suivait un traitement à l'Hôtel Dieu. Il avait sa maladie incurable. Il était âgé de 67 ans. Il laisse une veuve et une fille.

Il était un des fondateurs de l'institution, et son nom est inscrit sur une des pierres de l'édifice.

Eugene Chassaniol était un des hommes éminents de notre ville, il était avenant dans ses manières appartenait à une famille créole très distinguée de la Louisiane, et l'héritier d'une grande fortune. Il occupait une haute place dans les cercles sociaux.

Il était un des plus anciens courtiers de la ville, et pendant de nombreuses années avait dirigé les affaires des premières banques et organisations commerciales de notre ville.

Vitrine brisée

Des malfaiteurs ont brisé la vitrine de Joseph M. Bistes, un des propriétaires du "Times Saloon", 825, rue Gravier, et se sont introduits dans l'établissement. Après s'être accaparé de cigares et de liqueurs, les voleurs se sont esquivés, sans avoir été vus. On croit que ce sont des jeunes garçons qui ont commis ce vol.

Découverte macabre

Robert Clark, couleur, 475, rue Ste-Marie, fit la découverte du corps d'un enfant blanc nouveau né, près duquel se trouvait une taie d'oreiller. Le corps a été transporté à la morgue.

Volé par un inconnu

M. Joseph Russo, 4537, rue Magasin, a été la victime d'un inconnu. Un jeune homme s'est présenté à son épicerie et l'a prié de délivrer pour \$5.35 de marchandises à l'adresse du docteur J. M. Hardin, 4511, rue Camp. Il présenta à l'épicier un chèque de \$16 sur la "New Orleans National Bank". Celui-ci lui rendit la différence en argent, soit \$10.65. L'adresse donnée était une maison innocente.

Volé d'un éventail électrique

Un inconnu a dérobé une éventail électrique, évalué à 15 dollars, appartenant au "Majestic Theatre", dont M. John Lenfant a la direction.

Vol d'argenterie

Une négresse, Lilly Bell, 17 ans, 2316, rue Quartier, a été arrêtée et incarcérée. Elle est inculpée d'avoir dérobé de l'argenterie d'une valeur de 20 dollars, provenant de la demeure de M. Philip A. Schiro, 1080, avenue du Parc de la Ville.

Le Bureau Municipal refuse de payer

Après investigation, le comité de finance du bureau des égouts et de l'eau, s'oppose péremptoirement, à ce que les appointements de MM. J. F. Coleman, W. B. Gregory, pour \$5,000, chacun, et le Général Perillat \$3,050, leur soient payés. Les réclamations suivantes ont été approuvées, et ordre a été donné de les payer: Rudolph Herching et George W. Fuller, \$1,000, chacun, Harrison P. Eddy, \$1,750, les dépenses de voyages leurs seront également payées. Le bureau a décidé de payer à MM. Coleman, Gregory et Perillat, chacun, \$1,700.

Importations

Un rapport que vient de publier le collecteur du port Foster, révèle que la valeur totale des importations, durant le mois de juillet, est de \$2,123,156, ce qui surpasse celles du mois de juillet de l'année dernière, de \$1,000,000. En 1909, le total des importations n'était que de \$2,190,927.

Mort de Mme Charles F. Claiborne

Nombreux ont été les amis qui ont appris avec une douloureuse surprise la fin prématurée de Mme Charles F. Claiborne, survenue à six heures du matin, jeudi. Depuis deux ans environ sa santé chancelante et précaire donnait des inquiétudes à son entourage, pourtant rien ne faisait prévoir une fin aussi inattendue. Mme Claiborne était née Amélie de Saunhac du Fossat, elle était fille de M. Charles Meloney de Saunhac du Fossat et de Mlle Marie Emma Joséphine Bernudez, dont elle avait hérité les qualités de dévouement et de générosité enthousiasme. Nature d'élite, se prodiguant sans compter quand le malheur frappait un parent ou un ami, elle était toujours auprès de l'affligé donnant le meilleur de son cœur, prête à partager les fatigues et les veilles. Si tous ceux auxquels cette noble femme portait secours aux mauvais jours suivent son convoi, il sera long! Elle eut le bonheur, au printemps de la vie de rencontrer le fidèle compagnon, qui grelotte au nez dans la nuit d'été, heureuse.

Mon cœur me l'avait dit: Toute âme est sœur d'une âme. Dieu les créa par couple et les fit homme ou femme. Le monde peut en vain en temps les séparer. Leur destin tôt ou tard est de se rencontrer.

Et quand, ces sœurs du ciel ici-bas se rencontrent D'invincibles instincts l'un et l'autre les montrent; Chaque âme de sa force attire sa moitié.

Cette rencontre c'est l'amour ou l'amitié. Bémis sont ceux qui au début de la vie rencontrent cette âme sœur, la vie ne doit être alors qu'un beau sentier fleuri. Dieu veut que l'apothéose de ces longues amours fut la mort de cette pauvre femme, qui mourut seule avec l'aimé, alors qu'il la portait, comme un petit enfant, de sa berceuse à son lit. La mort dut être moins dure et moins cruelle bercée par cette tendresse. O! ce foyer vide, ce nid triste encore, si plein d'elle! Il semble que le foyer d'une femme soit un écrin où repose un bijou et quand l'écrin est vide et que des mains sacrilèges l'ont emporté dans le froid du tombeau c'est abominable! Elle avait une nature prime-sautière, pleine d'entrain, de gaieté et d'énergie. Le trait dominant de ce beau caractère était la bonté, une bonté compatissante et charitable s'étendant à tous indistinctement; toujours prête à se dévouer, toujours prête à se sacrifier et cela gaie et trouvant un vrai plaisir à être bonne dans toute la simplicité de ce cœur loyal et généreux. Mme Claiborne était une belle et charmante femme, remplissant son foyer de gaieté et de bonheur.

Représentant de deux des plus vieilles et des plus aristocratiques familles du pays, avec elle s'en va le type de la vraie créole, épouse et mère incomparable, femme d'intérieur et femme du monde, compagne sûre et dévouée.

Mme Charles F. Claiborne laisse à part son mari deux fils, MM. Chas. de B. et Durand Claiborne, trois filles, sept petits-enfants et un frère utérin, le colonel H. J. de la Vergne, et plusieurs neveux et nièces. Mmes Louis Perillat, Martin L. Matthews et Mlle Lucy Claiborne.

La N. O. R'y Co; et les infirmières

La "New Orleans Railway and Light Company" a annoncé que dorénavant, les infirmières auraient à payer pour voyager sur les tramways. Les membres de la Société de Tuberculose de la Louisiane, ont annoncé que le refus de la compagnie de laisser passer gratuitement les infirmières, causerait une dépense considérable à leur œuvre. Ce n'est que dans un cas extrêmement nécessaire que la société paiera le transport des infirmières sur les tramways.

Les marchands de légumes

Les revendeurs de légumes, grâce à un ordre du maire Behrman, donné au lieutenant Reynolds, ne troubleront plus le sommeil des habitants de la Nouvelle-Orléans, à une heure matinale, par leurs cris assourdissants. A l'avenir il seront leurs petits affaires silencieusement. Cette mesure sera accueillie avec reconnaissance par les malades et les personnes qui veulent se reposer le matin.

Journalisme

Par M. Charles Morice.

L'importance qu'ont prise les journaux dans le monde contemporain est un des signes les plus expressifs de l'inquiétude générale. Ils se sont développés avec elle.

Prévoist-Paradol écrivait en 1866: "Il y aura peu de chose à faire en France, en faveur de la liberté, tant que le peuple français se demandera tous les jours: Qu'y a-t-il de nouveau? sans s'apercevoir que la plus étrange des nouveautés, c'est son indifférence sur lui-même."

Je crois que Prévoist-Paradol se trompait. Elle n'était pas si oisive, cette curiosité fébrile à laquelle obéissaient dès alors tous les vivants des pays civilisés, en ouvrant avidement, chaque matin, les gazettes. Ce n'est pas: Qu'y a-t-il de nouveau? qu'ils se demandaient; c'est: La nouveauté, elle est enfin pour aujourd'hui?

Il y a longtemps que l'esprit public, partout, mais plus intensément en France que nulle part ailleurs, est dans ce douloureux état d'attente. Cet état, avec les années, s'est aggravé, exaspéré. Les journaux sont nés de lui (Je ne suis pas sûr que Théophraste Renaudot connaît bien précisément cette principale des causes qui devaient assurer le succès de son invention), ils se multiplient pour correspondre aux circonstances, elles-mêmes périodiquement multipliées, qui nous montrent le constant péril sous des couleurs inattendues.

D'où l'essor considérable de la presse d'information. Le lecteur, particulièrement le lecteur français, voudrait savoir tout de suite tout ce qui "se passe" sous toutes les latitudes. Pourquoi, réellement? Se rend-il compte que les intérêts de tous les vivants de la même heure, en dépit des plus fabuleuses distances, sont étroitement liés? C'est possible. Mais ce sentiment vague d'une solidarité universelle aurait peu d'action sur lui s'il ne lui donnait un sens très précis et très personnel. Ce qu'il cherche à percevoir parmi ces innombrables rumeurs qui sourdent de toutes parts, c'est un écho, une confirmation de son propre désir: un motif d'espérer.

Où cette vivace et entêtée, cette silencieuse espérance de l'âme française, cette espérance presque désespérée, — on en parlait récemment dans ce journal avec éloquence, et il n'est pas de fait moral plus certain, comme il n'est pas, aussi, de sentiment plus poignant. La France veut espérer, fût-ce contre toute espérance, et, si souvent trahie par les hommes qui prétendent la guider, pressentant que le salut viendra de l'inconnu, — ou de l'oublié, — elle écoute au près et au loin: qui sait? peut-être, hier, dans la plus obscure de ses bourgades, quelqu'un a-t-il surgi, qui, capable d'agir, la tirera enfin de sa funeste inertie et la consolera de ses déceptions... Et peut-être est-ce de là-bas, d'au delà de l'horizon, que ce Quelqu'un s'est mis en marche vers elle...

Voilà ce qu'elle demande à ceux qui se mêlent de la renseigner; voilà pourquoi elle fait une si prodigieuse consommation de feuilles éphémères.

— Et la curiosité vaine, me dirait-on, n'intervient-elle pas comme un facteur considérable dans l'importance croissante des journaux? Cette naïve et creuse curiosité du populaire, que l'instruction obligatoire a condamné à savoir lire (savoir!) sans prendre la peine de lui apprendre à bien lire, n'a-t-elle pas, presque à l'improviste, imposé aux quotidiens toute une masse grossière de lecteurs qui, fatalement, en avilit le ton, en dégrade le niveau? C'est elle qui a centuplé les feuilles et leur tirage. On avoue que c'est déplorable, mais il faut convenir que c'était fatal et que le commerce des journaux y trouve des bénéfices immenses. La principale cause de l'extraordinaire extension de ce commerce est là. Il y a une multitude de Français qui sont affamés de savoir combien exactement on a pêché de sardines, cette année, sur les côtes de Bretagne; ou si c'est bien au huitième round que Joe Borrell, champion du monde poids moyen, a mis knock-out Marcel Moreau, champion d'Europe — et le journaliste fait probablement son devoir en fournissant ces informations aux honnêtes gens qui s'en nourrissent.

Ni la réalité ni le nombre de cette naïve espèce de lecteurs ne sont contestables. Ils constituent cet énorme déchet humain à qui la pensée est inconnue, interdit, et qui subit tous les maux, toutes les hontes, tous les changements aussi, avec une résignation brutale. Ils dorment les yeux ouverts. Ils ont admis en principe, et une fois pour toutes,

qu'ils n'avaient point à intervenir dans la comédie humaine; ils y assistent donc comme à un spectacle; encore n'en comprennent-ils que les plus banales et basses péripéties... le nombre des sardines... le numéro du round... Ces lourds innocents se rendent compte que les destinées de l'espèce ne les concernent pas, non plus celles du pays, et ils consentent, si on les interroge à ce sujet, au pire comme au meilleur, avec indifférence.

Et je vois bien que la presse prend soin — ce n'est pas la moindre de ses fautes — de les flatter dans leur sottise, et qu'elle y réussit avec aisance. Il est donc probable qu'ils sont pour quelque chose dans son développement matériel. Ils ne suffiraient pourtant pas à nous l'expliquer, puisque le journaliste, tout de même, n'est pas exclusivement préoccupé d'eux, et qu'on trouve encore autre chose, dans les feuilles, que les "écoutes" s'il pleut" dont ils se repaissent.

J'y reviens donc, et je m'y tiens: c'est dans une personnelle curiosité, légitime, c'est dans la trop sincère inquiétude des peuples, qu'il faut chercher les causes de la valeur extraordinaire que se sont arrogées, depuis moins de cinquante ans, le journal et le journaliste.

Mais, pour satisfaire au désir, au besoin qui lui a ainsi presque soudainement conféré un si haut rang, comment le journaliste devrait-il jouer son rôle augmenté? Comment le joue-t-il?

Le journaliste qui comprend sa profession, et qui la veut dignement remplir, doit se considérer comme une vigie. Du haut du poste qu'il occupe, il inspecte l'étendue, il voit les phares s'allumer ou s'éteindre, les peuples s'agiter, suivre leurs chefs ou les renier; il surveille les gestes des grandes unités lumineuses que la foule adore, ou discute, ou persécute; il note le sens de leurs gestes; il observe l'activité des hommes, à travers les divers catégories du labeur, et dans quelques directions ils s'orientent; il écoute d'où souffle le vent...

Parmi tous ces signes de la vie, sa grande tâche est de choisir. Il laissera tomber les renseignements indifférents ou mal sûrs; il se tiendra, il soulignera les certitudes qui conseillent la prudence, ou la résistance, et celles qui permettent l'espérance. S'il doute, et si l'objet de son doute lui paraît mériter un examen circonstancié, il ira le vérifier, interrogeant, chemin faisant, ceux qui savent: c'est une vigie et c'est un éclaircieur.

Le vrai journaliste ne justifiera cet insatiable désir de savoir et sa fameuse indiscretion professionnelle et universelle qu'à une condition: c'est qu'il aura reçu son mandat de sa conscience, et non pas de son directeur. C'est sa conscience qui lui aura fait élire entre tous tel journal, où il sait qu'il pourra se rendre utile sans sacrifier ses convictions.

Il faut donc et il faut d'abord qu'il ait des convictions personnelles, raisonnées, assurées. C'est à leur lumière qu'il tâchera de distinguer, dans ce tumultueux érapécule du monde, le vrai du faux. C'est leur triomphe qu'il s'efforcera de procurer, pour sa part, en aidant les esprits à s'agrandir dans la bonne voie. Car nous ne lui demanderons pas de rester neutre entre les partis. Il suffit qu'il ne mente jamais. Il a le droit de choisir, entre les événements, ceux qui lui paraissent apporter à sa foi les meilleurs arguments de fait; entre les autorités vivantes qu'il consultera, celles qui sont favorables à sa pensée. Comme ses lecteurs, mais en posture de l'apprendre avant eux, il attend, lui aussi la Bonne Nouvelle, l'espérance, l'apôtre. — Je n'ai que faire d'un indifférent.

Et il faut plus encore: il faut qu'il soit prêt à sacrifier ses intérêts à sa conscience, sa vie même à son devoir.

Ce n'est pas un poste quelconque, celui qui lui est confié. Son article — chronique doctrinale, polémique, grande enquête ou même secondaire reportage — peut avoir une action directe et profonde sur les déterminations des esprits, un retentissement direct sur les faits, sauver ou perdre. Il ne cèdera en aucun cas à aucune pression, directoriale ou autre; à aucun prix il ne dénaturera ses pensées ou ses renseignements. On peut le réduire à la misère ou le supprimer, on ne peut rien obtenir de lui que l'honneur n'ait été.

Quelle fidèle. Quelle grandeur la mission du journaliste en reçoit! — "Mission", je dis bien. A ces hauteurs, le métier s'efface et disparaît. Si le journaliste, si le simple reporter conçoit ainsi son appareillement modeste collaboration au grand œuvre général, il vivra de sa plume avec autant de dignité, sinon au même titre, que le poète. Et pourquoi, somme toute,

Mal aux Reins

Mlle Myrtle Cotburn, de Russellville, Ala., dit: "Pendant près d'un an j'ai souffert terriblement de mes reins, de douleurs dans tous mes membres, et à ma tête me faisait mal continuellement. Notre médecin de famille me recommanda le Cardui... J'étais certainnement en mauvaise santé. Mon professeur d'école me dit: "

PRENEZ LE VIN DE Cardui

LE TONIQUE POUR FEMMES

J'en pris deux bouteilles en tout, et fus guérie. Je ferai toujours l'éloge du Cardui aux femmes malades et souffrantes. Si vous souffrez de douleurs des femmes faibles, telles que mal de tête, mal aux reins, ou autres symptômes particuliers aux femmes ou si vous avez simplement besoin d'un tonique pour cette sensation de fatigue, de nervosité que vous éprouvez, essayez Cardui.

te, ne dirions-nous pas: au même titre? A ces grandes qualités morales, il faut encore que le journaliste ajoute des connaissances très étendues. Et, s'il manque d'idées générales, ce livre de la vie actuelle, que sa fonction est de lire le premier, restera pour lui lettre close. Il relève par son intelligence de l'enquête que j'ai entreprise sur la pensée vivante; je le mets à sa place en le mettant si haut. Appelé à connaître de tous les efforts et de tous les résultats, dans tous les domaines de la pensée et de l'action, il est, lui aussi,

Mis au centre de tout comme un étoile sonore.

et ce vers célèbre le définit mieux encore que le poète. En relations, du reste, constantes avec l'écrivain et l'artiste, il nous donnera sur leur conscience les plus précieuses clartés...

Hélas! cette place où je voudrais le voir, et qui est proprement la sienne, s'y tient-il? CHARLES MORICE.

Le Nid de Mésanges

De ma fenêtre, ouverte sur le parc, j'observe leur va-et-vient, leurs razzanées et leurs mille tours. C'est le printemps. Les oiseaux pépient. Et des mésanges au plumage gris, jaune, blanc et noir, vont et viennent dans les buissons, sautillent, volent de-ci de-là, avec de petits cris, transportant des feuilles sèches de l'automne dernier, du duvet de chardons, des brindilles, préparant leur nid dans le flanc vermoulu d'un vieux châtaignier.

Comme ces petits oiseaux sont occupés laborieusement! C'est une affaire que de construire un nid! Rien n'est assez moelleux, rien n'est trop doux, pour abriter et tenir en tiède chaleur les œufs fragiles, d'où, ici trois semaines, éclore les petits. Et l'on cueille des pétales de primevères, et l'on ramasse des fétus, et l'on s'arrache des plumes, pour tapisser la couche, abritée du vent et des des orages.

Puis, un jour, des deux mésanges, je n'en vois plus qu'une aller et venir. L'autre, sans doute, demeure au logis, garde la maison, retenue par les soins de la maternité.

Je ne m'étais pas trompé. La femelle couve ses œufs. Le mâle seul continue à courir le bois, à sillonner le ciel, faisant la chasse aux insectes, pour apporter la pâture à sa compagne qui, dès maintenant, ignore la liberté, les grands coups d'aile, le plaisir de fendre l'air, et se sacrifie au calme bonheur, à la paisible joie de garder le nid où dorment encore, prisonniers dans leurs coquilles, de tendres et merveilleux espoirs.

Certaines fois, le père passe sa tête par le trou, examine le ciel, avec un peu d'anxiété dans ses yeux en perles noires... Va-t-il pleurer? L'air est lourd, le ciel gris, par un souffle ne fait trembler les jeunes feuilles. A l'exemple de nos aïeux, les Gaulois, la mésange redoute la foudre. Si l'orage éclate, les yeux oiseaux, père et mère, restent chez eux, apeurés, tapis l'un contre l'autre, attendant l'éclaircie.

Mais, dès que les nuages se sont dissipés, un bec, une tête, des ailes reparassent. Et c'est une envolée furieuse, une course folle au-dessus des flaque et des marais formés ou égarés par la pluie, qui amène une éclosion

nouvelle d'insectes éphémères, aussitôt que se montre le soleil. Le butin sera abondant, et la nourriture ne manquera pas dans le ménage.

Près d'un mois s'est écoulé. Maintenant, les œufs sont éclos. Toute une famille peuple le nid, devenu bien étroit. Ils sont huit, dix petits, qui, dès l'aube, gazouillent et m'éveillent de leurs cris aigus et monotones; car la mésange ne chante pas, et les quelques notes qu'elle donne n'ont rien d'agréable. Au surplus, elle a un autre mérite: celui de détruire les insectes qui, sans elle, seraient un fléau pour l'homme; et puis, si elle ne charme pas l'oreille, elle réjouit la vue par la grâce de sa forme et le coloris de son plumage.

A présent, il faut se multiplier. Les petits sont éclos; il faut les nourrir. Tous les becs sont béants, appelant la pâtée...

Quels gousses, ces enfants d'oiseaux! Ils grandissent et commencent à s'emplumer. J'en vois qui se hasardent déjà à passer leur tête à la fenêtre, allongeant un cou encore nu, à peine estompé de légers flocons cotonneux. Ils grouillent et piaillent pour recevoir la bequée de leur mère.

Comme ces parents mésangeons vont être heureux, quand leurs petits auront pris forme! Qui, ils auront eu du mal; ils auront rudement butiné et travaillé pour construire leur nid et élever leur famille; mais quelle magnifique récompense! Quelle gloire pour le père et la mère de se dire, en les admirant: — Ces jeunes sont à nous!

Aujourd'hui, j'ai éprouvé une surprise. Au pied de ma fenêtre, dans l'allée qui s'étend sous les châtaignes, j'ai aperçu une demi-douzaine de petits oiseaux aux couleurs variées qui évoluaient, sautillaient, volaient, d'un buisson à l'autre, encore un peu faibles et incertains dans leurs allures, mais heureux de liberté et fiers de leurs courtes envolées...

Comme ils sont imprudents! On voit bien qu'ils ignorent encore les crocs du chat, le bec et les serres de l'épouvantail, l'œil fascinant et les dents aiguës de la couleuvre!

Mais je les reconnais! Ce sont les petites mésanges de mon vieux châtaignier!... Déjà courir le bois, à cet âge! Qu'ils sont en liasse! Qu'ils sont gais, et combien leurs débats sont plaisants à voir!

Hélas! Pourquoi faut-il que la joie des uns soit faite du chagrin des autres! Comme j'étais plongé dans l'admiration de ces oiseaux, des cris perçants résonnèrent aux environs et me firent tourner la tête. A quelques pas, à mi-hauteur de l'arbre centenaire et vermoulu, autour du tronc qui avait servi de nid, le père et la mère mésanges allaient et venaient, éperdus, gémissant, appelant, priant, suppliant, désespérés...

Où, des plaintes des appels, des prières, du désespoir!... Il y avait de tout cela dans les cris angoissés des malheureux parents, dont le cœur se brisait à la pensée de leurs enfants perdus! Oh! les petits ingrats, oublieux de tant de soucis et de soins attentifs!... A peine ont-ils senti qu'il leur poussaient des ailes, qu'ils sont partis, laissant à leurs père et mère le nid vide, où jamais ils ne reviendront!

Ainsi sont les oiseaux; ainsi sont les hommes. C'est la pente de la vie, où tout recommence, où tout se renouvelle inductuellement. Pauvres hommes!... Pauvres oiseaux!

Vous avez, dans la suite des générations, des revanches qui ne vous consolent pas. Les mésanges d'aujourd'hui croltront, deviendront père et mère à leur tour; et, à leur tour aussi, des petits les feront souffrir... Et, ils gémiront, imploreront et pleureront en vain, parce que leurs enfants ne seront abandonnés...

CLEMENT ROCHEL.

Article exclusif

Un horloger belfinois met en vente une montre spéciale, dite "montre socialiste", qui ne marche que huit heures par jour. "Grâce à cette montre, explique un prospectus, les prolétaires conscients sauront quand ils doivent gagner l'atelier et quand ils doivent en sortir. Après le huitième heure de travail, un sonnerie donne le signal du départ."

Et c'est fini. La montre s'arrête. Elle ne fonctionne donc qu'un tiers du temps. Partout! Mais, alors, l'acheteur y perd. Que diriez-vous d'une montre qui marquerait exclusivement l'heure de la vengeance... Ou même pas.

Le quart d'heure de Rabelais